

Jean-Michel Rabeux

Elitaire 93

Les spectacles de Jean-Michel Rabeux ne ressemblent à aucun autre. Marier une esthétique dérangeante et un public supposé lui être hostile, telle est la recette exemplaire de sa compagnie.



Barbe bleue. Photo: Ronan Thenadey.

Philosophe de formation, Jean-Michel Rabeux a toujours marié écriture dramatique et mise en scène. Il monte indifféremment des classiques (Racine, Shakespeare, Molière, Eschyle, etc.), des textes contemporains (Cendrars, Genet, Bénézet, etc.) et ses propres textes. Mais il peut aussi faire un pur travail de plateau, sans texte préalable. En 1983, il écrit sa première pièce, *Déshabillages*. S'ensuivent *L'Eloge de la pornographie*, *Nous nous aimons tellement*, *Ventre*. En 2002, il signe son premier roman, *Les Charmilles et les morts*. Il fonde sa propre compagnie qu'il codirige avec Carole Rousseau depuis 2006. Sa politique consiste à s'associer à des théâtres sur une longue durée, afin de s'implanter dans des lieux, des publics et ainsi acquérir la liberté de proposer des formes nouvelles. Aujourd'hui, il travaille à Bobigny, en connivence avec la MC93.

La question agite sempiternellement les compagnies de spectacle vivant : quelle place réserver à l'action culturelle ? Cette dernière, souvent vécue comme une contrainte chronophage permet en retour d'alimenter en cachets les membres de la compagnie et de renouveler leur statut d'intermittents. On connaît la chanson. Depuis longtemps, l'artistique et le socioculturel font plus ou moins bon ménage. Et les ateliers de sensibilisation ou autres interventions en milieu scolaire sont souvent perçus comme des obligations institutionnelles – parfois morales – ouvrant le droit à être soutenus par les subsides publics.

Nous n'avons de cesse, dans ces pages, d'être attentifs à toutes les initiatives qui nous semblent renverser cette malheureuse opposition entre deux activités, il est vrai, inégalement valorisées par les médias, le nez collé à l'actualité des spectacles et beaucoup moins au travail de terrain innovant qui peut être effectué ici ou là. Cette opposition, la compagnie de Jean-Michel Rabeux l'a retournée en une synergie de moyens, fondant un système bien particulier qui prend aujourd'hui une ampleur remarquable : les membres de sa compagnie ont effectué l'année dernière plus de 800 heures d'interventions.

Tout a commencé en 2006 quand, dans le cadre du dispositif pour la permanence artistique et culturelle de la région Ile-de-

France, Jean-Michel Rabeux a décidé, avec Carole Rousseau, codirectrice de la Compagnie Jean-Michel Rabeux, de demander des aides pour engager une chargée de relations publiques. Son raisonnement était simple : « Je ne voulais plus dépendre de l'humeur de la critique pour la réussite de mes spectacles et garder une entière liberté de création. Pour cela, il me fallait trouver le moyen de remplir mes salles. » C'est alors que Margot Quénéhervé les rejoint et commence à développer les activités d'action culturelle, jusqu'à donner à ces dernières une place centrale dans la vie de la compagnie.

On pourrait croire à une provocation de Rabeux, que d'avancer ses motifs de manière aussi peu diplomatique. « J'ai compris depuis longtemps que le spectateur de base veut revoir du déjà-vu plutôt que de découvrir du nouveau. Plus la forme que tu proposes est singulière et plus tu perds de spectateurs. Comme j'essaye de surprendre à chaque nouveau spectacle, je cours le risque de jouer devant des salles vides. D'un point de vue intéressé et par volonté de ne pas rendre mes spectacles communs, il me fallait donc travailler politiquement et artistiquement auprès de nouveaux spectateurs. »

« Je ne voulais plus dépendre de l'humeur de la critique. » J.-M. Rabeux

Ce serait toutefois mal connaître l'homme que de le confiner dans cette simple logique de résultat, aussi imparable soit-elle. Son passage à la Rose des Vents a profondément marqué Rabeux quant à la manière d'envisager le travail d'action culturelle. Et son caractère d'utopiste mélancolique le projette facilement dans la passion. « Voir des jeunes issus de l'immigration applaudir l'air ravi alors qu'ils ont eu des corps nus à cinquante centimètres du visage, pour moi c'est un véritable bonheur. Tout d'un coup, je sais pourquoi je bosse. »

Il est vrai qu'on imaginerait facilement l'esthétique de *R & J Tragedy*, dernière création de Jean-Michel Rabeux inspirée du *Roméo et Juliette* de Shakespeare, heurter le goût et les repères culturels des habitants de la Seine-Saint-Denis, population avec laquelle la

compagnie s'est depuis quelques années habituée à travailler. « Je voulais faire un *Roméo et Juliette* hard avec les corps pour représenter ce choc de l'amour et de la guerre. En l'écrivant, je sentais qu'on allait tomber sur des images violentes. Ce que j'écris est souvent plus trash que ce que je mets en scène. »

Résultat, effectivement, un *R & J* concentré et explosif, joué dans l'arène du ballon, structure nomade de la compagnie, boule gradinée à mi-chemin entre un Globe Theatre et un minicirque antique, pour l'occasion au parterre recouvert de terre noire et aux entrées encadrées de grilles mobiles, comme s'il s'agissait d'y laisser rentrer des fauves.

R & J Tragedy mêle tragédie antique, baroque élisabéthain et thématiques contemporaines dans un propos délibérément centré sur le combat individuel pour affirmer sa liberté, le même combat que mènent *Roméo et Juliette* pour s'extraire de leur histoire familiale et vivre l'intensité de leur passion – la crudité de leur désir – malgré les interdits et les conventions. Le texte de Shakespeare a presque disparu, Rabeux en ayant extrait et réécrit la substantifique moelle, c'est-à-dire le choc, presque l'équivalence, entre la violence de la rencontre amoureuse et celle des haines tribales, de l'éternel combat d'Eros et Thanatos dans lequel Rabeux rappelle avec humour qu'il a, lui, définitivement choisi son camp, celui des tenants du désuet « faites l'amour, pas la guerre ».

De loin, l'esthétique de Rabeux a d'ailleurs un côté kitsch, à l'image de la boucle d'oreille et du côté éternel ado du metteur en scène. Et la dimension supposée provocatrice de ses spectacles sert habituellement de repoussoir à ses détracteurs. *R & J* n'a pas échappé à la règle, qui a divisé la critique et réactivé quelques vieux réflexes conservateurs comme dans ce papier de Nathalie Simon, du *Figaro*, qui s'étonne que la haine et la violence parcourent cette pièce (!) et qui finit sur un consternant : « Pour retrouver le dramaturge anglais, il faudra relire son œuvre. »¹ Réac et atterrant d'incompétence.

Il suffit pourtant de s'ouvrir un peu au théâtre de Rabeux pour en goûter la saveur et ne pas grimacer devant un *Roméo* « ridicule dans sa combinaison transparente », comme le fait Nathalie Simon. Pas besoin pour cela d'être un adepte de formes expérimentales, un arpenteur des salles ou un professionnel

de la profession. En témoigne la réaction des jeunes de Bondy présents ce soir-là, et qui avaient su se laisser happer par cet univers transgenre interrogeant le masculin et le féminin, portant un regard plein de charité sur les corps et les êtres et véhiculant bien moins de violence que d'humour et d'humanité. « *C'était super. Je pensais que j'allais m'emm... Mais pas du tout* », glisse l'un deux, la mine réjouie, à l'issue du spectacle, au milieu des applaudissements. Et pourtant, peu de dialogues – beaucoup de scènes exclusivement visuelles – des chants de l'androgynie haute-contre Vanasay Kham-pommala distillés *a capella*, une action lente souvent, des acteurs nus, grimés, travestis, qui tiennent des propos parfois très crus. La prise de risque était grande, la réussite incontestable, enthousiasmante pour ce public peu coutumier des salles de théâtre, qui aura certainement trouvé là bien davantage encore que l'envie d'y retourner. « *Je veux faire des spectacles incongrus pour des spectateurs incongrus.* » Jean-Michel Rabeux enfonce le clou mais ne nie pas les risques du métier. « *Parfois ça bug. Mais quand ils rentrent dans la combine jusqu'au bout, ça m'émue.* » Car « *ce besoin politique de faire venir des gens nouveaux au théâtre* » n'est pas simple à rassasier. « *C'est un boulot difficile et souvent mal fait. Il faut galoper au fin fond de la banlieue et bien réfléchir à qui on fait venir à quoi. Cela soulève*

aussi des questions de financement très complexes. » Dans l'économie générale du spectacle, les lieux de diffusion sont en effet les principaux artisans des interventions des compagnies. Souvent, dans ce cadre, les actions des compagnies se limitent à quelques rencontres scolaires autour de la pièce dans des agendas de court terme. A l'inverse, la Compagnie Jean-Michel Rabeux a tenté de nouer d'elle-même, hors structure, des liens durables avec des publics diversifiés. « *Nous cherchons à travailler sur un plan intergénérationnel, précise Margot Quénéhervé, parce que nous voulons faire du théâtre fédérateur de cultures et d'âges différents.* » Concrètement, dans ses interventions, la Compagnie Jean-Michel Rabeux fait se croiser des publics hétérogènes – issus du milieu scolaire, de centres sociaux, de maisons de quartier... – dans des activités diversifiées – résidences scolaires, ateliers de pratique, sortie théâtrale, ateliers techniques... Des actions toujours rattachées aux spectacles en tournée – en lien avec *R & J Tragedy*, la thématique de l'amour impossible sert cette année de fil conducteur – et toujours pensées en termes de continuité et de territoire. Bondy, Pantin, Bobigny ces dernières années. C'est la banlieue, et plus particulièrement le 93 qui est devenu terre d'élection de la compagnie. En raison bien sûr de ses liens privilégiés avec la MC93, mais aussi pour des choix politiques évidents.

« *Nous avons également créé des sessions de formation pour les artistes de la compagnie qui font des ateliers* », précise Margot. Car il n'est pas question, on l'aura compris, de traiter l'action culturelle, dans la Compagnie Jean-Michel Rabeux, comme une simple contrainte institutionnelle. « *Nous finançons cette formation nous-mêmes, précise son codirecteur, parce que nous prenons ces ateliers très au sérieux. Les comédiens qui les animent au nom de la compagnie le font artistiquement.*

« Faire un théâtre fédérateur d'âges et de cultures différents. » M. Quénéhervé

Le but est politique mais le processus est artistique. Ils y vont avec l'envie que quelque chose d'inouï, au sens littéral du terme, se produise. L'Education nationale réfléchit pédagogie et restitution. Nous, nous ne sommes pas là pour cela. Chaque atelier doit faire œuvre. On espère qu'à la fin de la séance on aboutira à un spectacle de dix minutes et qu'il nous donnera l'envie de le montrer à la Terre entière. Alors, il se crée des moments de plateau réellement bouleversants, et c'est aussi pour ça que c'est épuisant.

L'engagement est entier. A l'image de celui des spectacles de Jean-Michel Rabeux. A l'image de ses créations jeune public qui témoignent sans faiblir de son attachement à la prise de risque. Après *Barbe Bleue*, c'est *Peau d'âne* qui a été adapté et créé cette saison. On le voit, Rabeux opte spontanément pour des situations au contenu sexuel trouble, ne serait-ce que dans le choix des textes (il faut dire que, dans le genre, les contes offrent l'embarras du choix). Mais limiter l'art de Rabeux à son appétence pour l'exploration des pulsions souterraines serait réducteur. Pour effectuer un tour d'horizon, rapide et incomplet, on citera aussi pêle-mêle le frappant – parce qu'inhabituel – mélange des générations dans ses distributions, son goût pour le travestissement, pour les éléments de décor triviaux, type caddie ou plot de circulation, son penchant pour le mélange des registres, pour le passage rapide du tragique au rire, et vice-versa, du poétique au trivial, et vice-versa,

La Nuit des rois. Photo : Ronan Thenadey.



dans une approche sur la crête du beau et du laid, si proche du théâtre élisabéthain, si éloignée des rigueurs du théâtre classique français, qu'elle en dit bien plus qu'un simple goût esthétique : un rapport à la vie où la laideur côtoie de près la beauté, où les plus belles fleurs prennent racine dans le mal. « *Il faut obéir à son papa, mais pas à tous les coups* », conclut drôlement, sous forme d'euphémisme, la représentation de *Peau d'âne*. La volonté de favoriser l'épanouissement de la liberté individuelle de chacun est évidente également dans l'œuvre de Rabeux. Très tôt privé de sa mère, élevé par un père maternel, l'auteur-metteur en scène a été éduqué chez les Pères « *où il y a de quoi devenir fou tellement on est privé des filles, un truc qui rend malade tellement on ne sait pas faire après* ». De là, mais pas seulement, vient que les trois monothéismes ne soient pas sa « *tasse de thé* ». Et d'une société encore très machiste dans sa jeunesse, vient son allergie à la virilité, aux valeurs masculines de puissance et d'autorité. Sensible à la philosophie matérialiste qu'il découvre dans ses études, Rabeux s'inscrit depuis dans un libéralisme qui nourrit chacune de ses créations comme « *une recherche en moi pour trouver l'autre, le spectateur, le concitoyen, mon frère, mon ennemi. L'utopie : aller chercher en lui des secrets qui le stupéfient, le mettent en doute sur lui-même et le monde, le rendent plus tolérant, plus amoureux des autres, plus intransigeant contre les Pouvoirs. Bon. C'est dit vite.* »²

L'homme et le metteur en scène, on le voit, ne manquent pas d'humour, ni d'utopie. Rêveur cynique, Rabeux cherche d'ailleurs dans ses pièces ce qu'il appelle « *le rire tragique* ». Il affirme également « *être profondément pessimiste quant au devenir de l'Humanité en tant que groupe* ». « *Mais vu la cruauté humaine, sa rapacité, qu'elle aille à sa perte, ce sera sans regret* », poursuit-il en expliquant qu'il ne croit pour sa part qu'à l'individu, « *cette merveille humaine* ». En même temps qu'une enveloppante douceur, une certaine violence, on le voit également, agite Rabeux, « *qui aurait pu devenir un criminel, c'est sérieux* ». Sans enfant, « *parce que tout enfant est un massacre. Si tu l'élèves, tu le massacres, si tu ne l'élèves pas, tu le massacres aussi* », Jean-Michel Rabeux tente, quand il écrit, de se laisser traverser en tous sens, par ces pulsions inconscientes et contradictoires. Car, de l'écriture à la mise en scène, pour



Peau d'âne. Photo : Ronan Thenadey.

lui, tout part du corps ou doit tenter d'adopter ce cheminement. Sur scène, son goût du travestissement, « *qui met la virilité en dérision* », et du dénudement de toutes les chairs en témoigne, en même temps qu'il est infiniment éloquent. « *Que voulez-vous, un corps nu me dit plus de notre mortelle friabilité que mille paroles* », écrit-il avec justesse³. Et, dans les ateliers de la compagnie, le même combat se poursuit. Le théâtre est là pour cela, pour le corps aussi, pour que, par le corps, l'individu se libère et tolère autrui. Pas facile évidemment pour des ados pris dans les rets d'un âge intimidé et de résurgences inquiétantes « *de discours sur les viols et l'homophobie où l'on sent une idéologie pourrie* ». Pas question pour eux pourtant de se travestir ou de se dénuder. Mais le chemin à parcourir n'en est pas moins difficile et tout aussi émouvant : « *Les gamins, si tu mets les garçons d'un côté, les filles de l'autre, et si tu leur demandes ne serait-ce que de se prendre par la main, ça les met dans des états ! Alors imagine*

quand il s'agit de se prendre dans les bras. » En toute humanité.

Eric Demey

1. Critique du 13 janvier 2013 parue sur lefigaro.fr.
2. Plaquette de la Compagnie Jean-Michel Rabeux.
3. *Ibidem*.

Peau d'âne, du 12 au 14 mars au Bateau, Dunkerque ; du 27 au 29 à La Rose des vents, Villeneuve d'Ascq ; les 4 et 5 avril au Vivat, Armentières ; le 9 au Centre culturel André Malraux, Hazebrouck ; les 12 et 13 au Théâtre Louis Aragon, Tremblay-en-France ; le 19 à La Nacelle, Aubergenville ; les 23 et 24, Cournon.

Barbe Bleue, du 19 au 26 mars à la MC93 de Bobigny ; du 11 au 13 avril au Théâtre des Salins, Martigues.

R. & J. Tragedy, du 3 au 5 avril à la Scène nationale du Petit Quevilly/Mont-Saint-Aignan.

www.rabeux.fr